

*le magazine de*

LA PRESSE

MONTREAL LE SAMEDI 27 JUILLET 1968



ANTOINETTE GAILLARD

**L**ES GRANDES ORGUES! Trois mots qui sonnent "ronflant" si j'ose dire. Evocation de puissance, d'éclat, d'amplitude. Une dimension à l'échelle des cathédrales. Elles sont tour à tour triomphales, claironnantes, pathétiques, méditatives, et empruntent alors toutes ces résonances à des registres divers. Elles arrivent même à "transmettre" les voix célestes, les romantiques celles-là.

A l'église, on écoute distraitemment, par habitude. Sauf si l'organiste se révèle particulièrement brillant à l'occasion de telle ou telle célébration. Les amateurs, eux, sont assidus des récitals qui se donnent chaque saison dans l'un ou l'autre de nos temples.

S'ils sont généralement voués à la musique sacrée, il en est un cependant de caractère profane, et c'est la salle de concert Claude-Champagne, qui possède un orgue italien tout à fait différent des autres, semble-t-il.

Pourquoi parler des grandes orgues? Pour attirer l'attention sur l'instrument de musique le plus complet, et peut-être aussi le plus méconnu des humbles mortels que nous sommes.

Je vous présenterai donc, en bref, trois types d'orgues qui se trouvent, l'un à l'Oratoire Saint-Joseph, l'autre à l'église Notre-Dame, et le troisième à la salle Claude-Champagne.

Le premier est de facture allemande, von Beckerath, celui de Notre-Dame est un Casavant, donc construit chez nous, et enfin il y a le Ruffatti de la salle Claude-Champagne.

### Baroque ou romantique

Les origines de l'orgue restent imprécises. On dit que la flûte de Pan en aurait inspiré les principes de base. L'orgue étant aussi un instrument à touches et à vent.

Deux organistes réputés de la métropole, messieurs Raymond Daveluy et Maurice Beaulieu — le premier, titulaire des grandes orgues de l'Oratoire Saint-Joseph, et le second à la console de Notre-Dame — ont bien voulu nous donner quelques rudiments de la composition de cet instrument, lequel s'avère aussi compliqué qu'impressionnant à la majorité des profanes. Ceci nous sensibilisera davantage à la perception d'une musique à laquelle le grand Jean Sébastien Bach a consacré une partie de son oeuvre.

Parmi les non-initiés qui assistent à un récital d'orgue, bien malins seraient ceux qui savent distinguer les résonances d'un orgue baroque et d'un romantique.

C'est ce que tente de nous expliquer, sommairement bien sûr, M. Maurice Beaulieu, organiste à Notre-Dame. L'orgue qu'il touche est à action électro-pneumatique, de facture romantique, et il date de 1895.

L'oreille exercée perçoit les sons plus pleins, par conséquent plus moelleux, de l'orgue romantique, les sons nuancés de ses flûtes harmoniques, et elle "entend" les voix célestes que reproduisent fidèlement certains jeux.

Quant à l'orgue baroque, tel celui de l'Oratoire Saint-Joseph, il est à traction mécanique et date de 1960. Bien que la facture originale remonte au 19<sup>e</sup> siècle. Là, les sons se font plus aigus. Par ailleurs ils seront plus percutants, c'est-à-dire qu'ils éclateront davantage dans les passages brillants requis par un cérémonial "pompeux". En résumé, la différence se fait sentir dans la variété de résonances des timbres.

Monsieur Raymond Daveluy, titulaire des grandes orgues de l'Oratoire Saint-Joseph, nous parle également avec fierté de l'instrument qui, à nos yeux, paraît plus

# LES GRANDES ORGUES DE MONTREAL

PAR NOELLA DESJARDINS



C'est André Lavigne qui est à la console en ce moment. Au-dessus de sa tête s'avancent horizontalement des séries de flûtes espagnoles.

moderne par sa structure. Quoique il soit hors de question de vouloir comparer deux "monuments" de cette importance.

### Orgue mécanique ou électro-pneumatique

De par la dimension de son buffet, soit 60 pieds, cet orgue serait le plus haut à Montréal. Ce qui n'a rien à voir avec la qualité de résonance des timbres. Pas plus que le nombre de tuyaux, de claviers et de jeux: à l'Oratoire, on compte 78 jeux, 5 claviers et 5814 tuyaux, alors que l'orgue de Notre-Dame est composé de 6800 tuyaux, de 4 claviers et de 85 jeux. La qualité réside dans la sonorité, autrement dit la résonance des timbres. Ce qui nous amène à parler de la composition des tuyaux. M. Pierre Yves Asselin, jeune technicien à l'emploi de la maison Carl Wilhelm, spécialiste de la réparation et de l'entretien des orgues, en même temps qu'il est l'assistant de M. Daveluy, nous a fourni quelques notes sur le bâti de l'instrument. Il nous apprend que les tuyaux peuvent être en bois — si l'on veut obtenir un timbre particulier, en profondeur — en zinc, en étain pur ou en étain mélange de plomb.

Ce dernier alliage est le plus utilisé à cause de sa résistance au temps. Car l'étain pur étant plus malléable il est réservé à un nombre restreint de tuyaux. Lorsqu'on veut avoir plus d'harmoniques, et partant une plus grande pureté de sonorité.

Avant de poursuivre plus avant dans le rôle joué par les tuyaux et les jeux, je précise que chaque tuyau correspond à une note du clavier et que chaque jeu correspond à une série de tuyaux de même timbre. J'espère que M. Daveluy ne me prendra pas en défaut!

Pour l'instant, je reviens à la différence fondamentale entre l'orgue électro-pneumatique et l'orgue mécanique, et je laisse parler M. Beaulieu cette fois.

—L'orgue électro-pneumatique. Lorsque j'abaisse une note, je déclenche un courant électrique qui ouvre une soupape à la base du tuyau, laissant ainsi entrer l'air qui émettra un son.

—L'orgue mécanique. Lorsque j'abaisse une touche, je mets en action une ou plusieurs vergettes, qui ouvrent une soupape à la base du tuyaux pour laisser pénétrer l'air, etc.

Si l'orgue de Notre-Dame présente un clavier de moins que celui de l'Oratoire, par contre son action électro-pneumatique met plus de mécanismes à la disposition de l'exécutant. Tandis que sur le "mécanique", un clavier supplémentaire devient indispensable pour obtenir un timbre particulier. Alors, qu'ici, l'organiste devra changer de clavier, sur l'autre il n'aura qu'à presser un bouton actionnant un mécanisme. Quant à définir lequel des deux systèmes prévaut sur l'autre, aussi bien prétendre que la chaleur est plus utile que le froid...

De l'orgue italien, que j'ai vu à la salle Claude-Champagne, je ne possède pas toutes les caractéristiques, du fait que l'organiste était absent. On me dit qu'il est de facture assez bizarre, je parle des jeux évidemment, comme on en voit peu au Canada.

Il tient à la fois du romantique et du baroque et il est complètement actionné à l'électricité.

Comme style, il m'a semblé plus sobre de lignes, disons moins spectaculaire que les deux autres, ce qui ne signifie pas que cet orgue soit de qualité inférieure. Sa résonance étant conditionnée par les dimensions de la salle de concert, qui ne sont pas celles d'une église, cela va de soi.



LE MATIN



L'APRÈS-MIDI



LE SOIR

## LIBRE... À TOUTE HEURE DU JOUR.

Le matin, c'est le plongeon, la nage... le contact de l'eau vous inonde de fraîcheur. L'après-midi, vous vous évadez à la découverte de nouveaux horizons. Le soir, vous vous sentez en beauté... prête à danser toute la nuit. Grâce aux tampons Tampax, vous êtes toujours à l'aise et sûre de vous, quoi que vous fassiez. Portés intérieurement, ils font presque disparaître ce qui différencie certains jours du mois. Les tampons Tampax représentent la méthode moderne et féminine par excellence: essayez-les sans tarder!

Pleine liberté... confort total...

*tampax*  
**TAMPAX**

FABRIQUÉS EXCLUSIVEMENT PAR CANADIAN TAMPAX CORPORATION LTD., BARRIE, ONT.



Nouveau! Nugget<sup>®</sup>  
extra blanc.  
Tous les  
autres font  
mine grise.



CIGARETTES  
"EXPORT"  
BOUT UNI  
ou FILTRE  
RÉGULIÈRES ET "KING"

radical!



Sergeant's<sup>®</sup>: l'aérosol pour la destruction  
des puces et des tiques qui se vend le plus  
dans le monde entier...car il est efficace!

le magazine de

Le magazine de LA PRESSE est publié  
au 7, quai de la Seine, rue St-Jacques, par la Com-  
pagnie de publication de LA PRESSE  
Limitée. Il est imprimé au même endroit  
à ses ateliers de rotogravure.

JEAN-PIERRE BONHOMME  
Chef de la Rédaction  
ANDRÉ BELIVEAU Reporteur  
NOËLLA DESJARDINS L'art de vivre  
LYSIANE GAGNON Reporteur  
J. CLAUDE PAQUET Reporteur

### Un instrument fascinant à regarder

On regarde cet instrument immense, avec tous ses tuyaux de formes et de hauteurs différentes — de là la diversité de leur timbre — le nombre de claviers et de boutons de registres de chaque côté des dits claviers, sans oublier le pédalier conçu à la façon d'un clavier, et des tirasses (poussoirs) qui sont également disposés aux pieds dans le but "d'accoupler les claviers entre eux, d'accoupler aussi le pédalier à chacun des claviers, et enfin d'introduire instantanément certains jeux." et on reste médusé.

On le devine davantage quand on voit l'exécutant à l'œuvre. Il ressemble à un prestidigitateur, qui se meut dans tous les sens.

Ses mains courent d'un clavier à l'autre, il tire en même temps un ou plusieurs boutons, de chaque côté, en repousse d'autres, et cela tout en jouant du pédalier, i.e. ses pieds se meuvent sur le clavier pédestre, qui se compose également de touches blanches et noires, en plus de tous les poussoirs autorisant certaines combinaisons. Pour ma part, je trouve cela fascinant, et tellement complexe!

Et si on levait maintenant la tête jusqu'au sommet de l'un des tuyaux les plus hauts, qui mesure 32 pieds? Si l'organiste actionne en même temps le jeu correspondant, nous entendrions un son très grave. Eh oui, le jeu est désigné par la hauteur

du tuyau. Plus ce dernier est long plus le son qu'il émet est grave. Et vice versa.

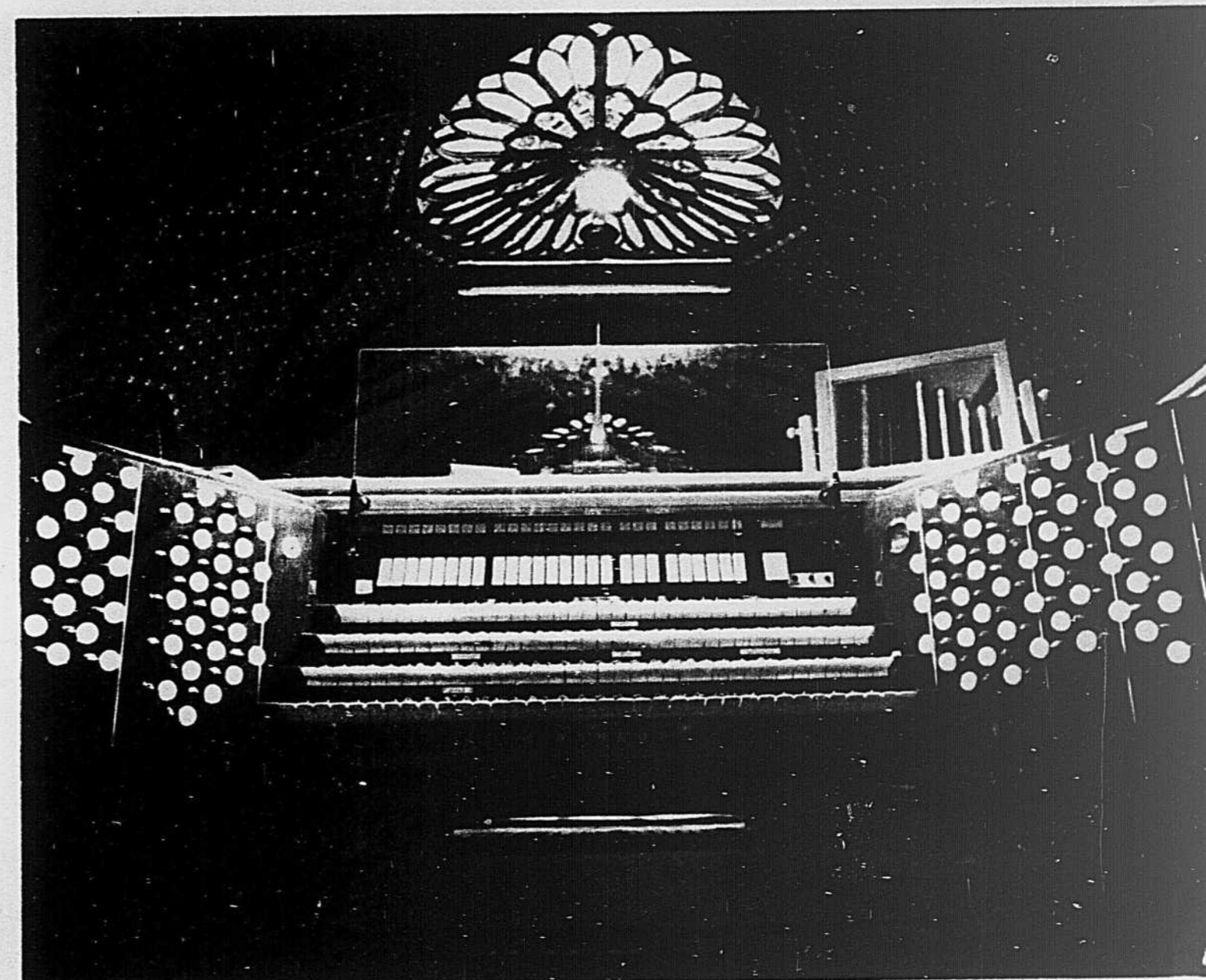
Pour ce qui est du timbre, il est commandé par la forme du tuyau. Et M. Delveluy nous apprend que son orgue en recèle une variété qui était inconnue, par exemple, des flûtes et des trompettes très différentes de celles de l'orchestre.

Donc, le timbre dépend de la forme du tuyau. C'est M. Asselin qui nous l'explique ici: "Certains tuyaux sont ouverts, d'autres bouchés, quelques-uns sont cylindriques, coniques, rectangulaires... plusieurs sont à fuseau, à cheminée et à pavillon. Le timbre est en outre commandé par la taille (rapport entre le diamètre et la hauteur du tuyau).

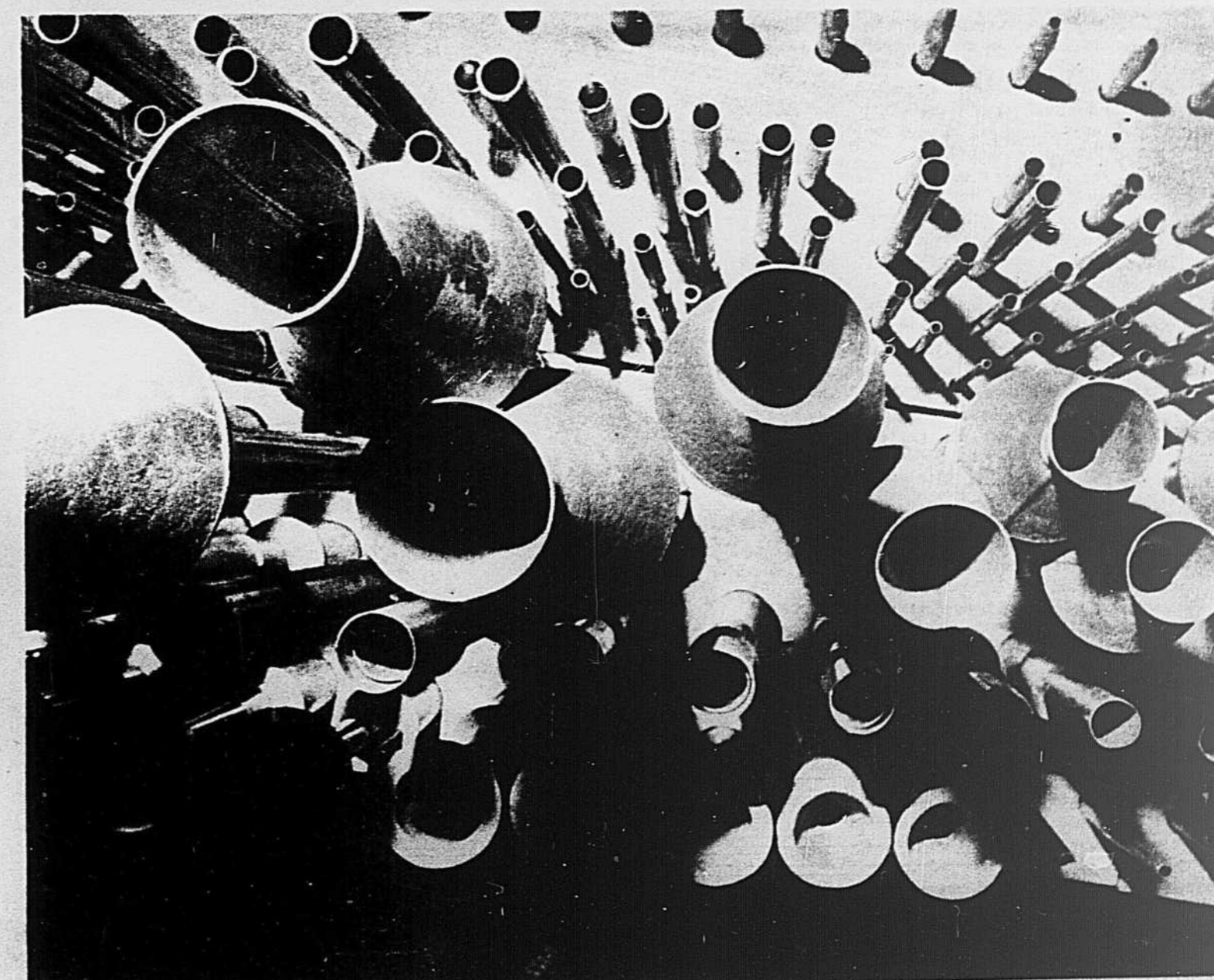
Toujours ces tuyaux, qui brillent même dans la pénombre! M. Asselin, qui est l'accordeur de l'orgue de l'Oratoire nous a fait voir comment il procède.

Selon leur structure, il utilise un accordoir approprié. Il y a les tuyaux appartenant à la famille des jeux dits "à bouche" et les autres, que l'on appelle jeux "d'anches". Dans les premiers, l'organe émetteur est la bouche, et dans les seconds, il est caché à l'intérieur du pied "anche" ou canal semi-cylindrique en cuivre, contre lequel vient frapper une tige de fer qui s'appelle "rasette". Il serait, je crois, fastidieux, de donner tous les détails techniques du fonctionnement de ces tuyaux. Qu'il nous suffise de savoir que c'est l'air, qui en y pénétrant d'une façon ou d'une autre, les fait vibrer.

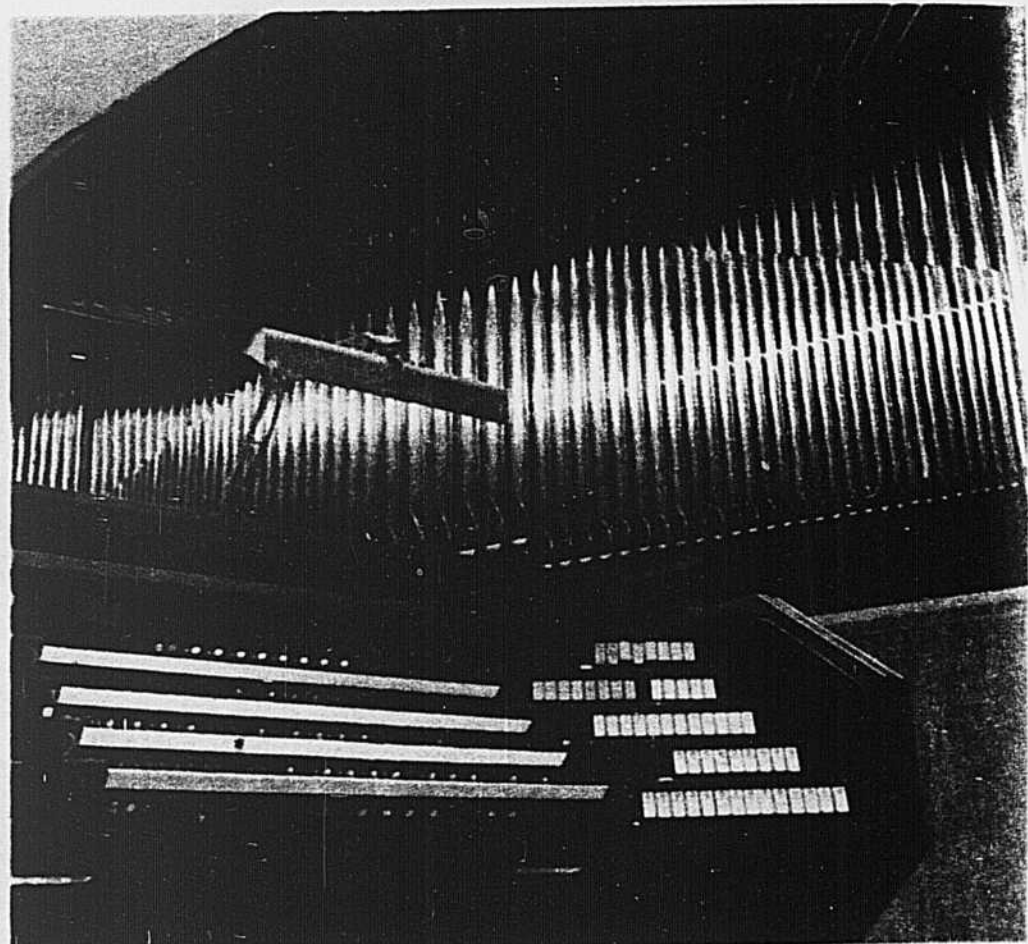
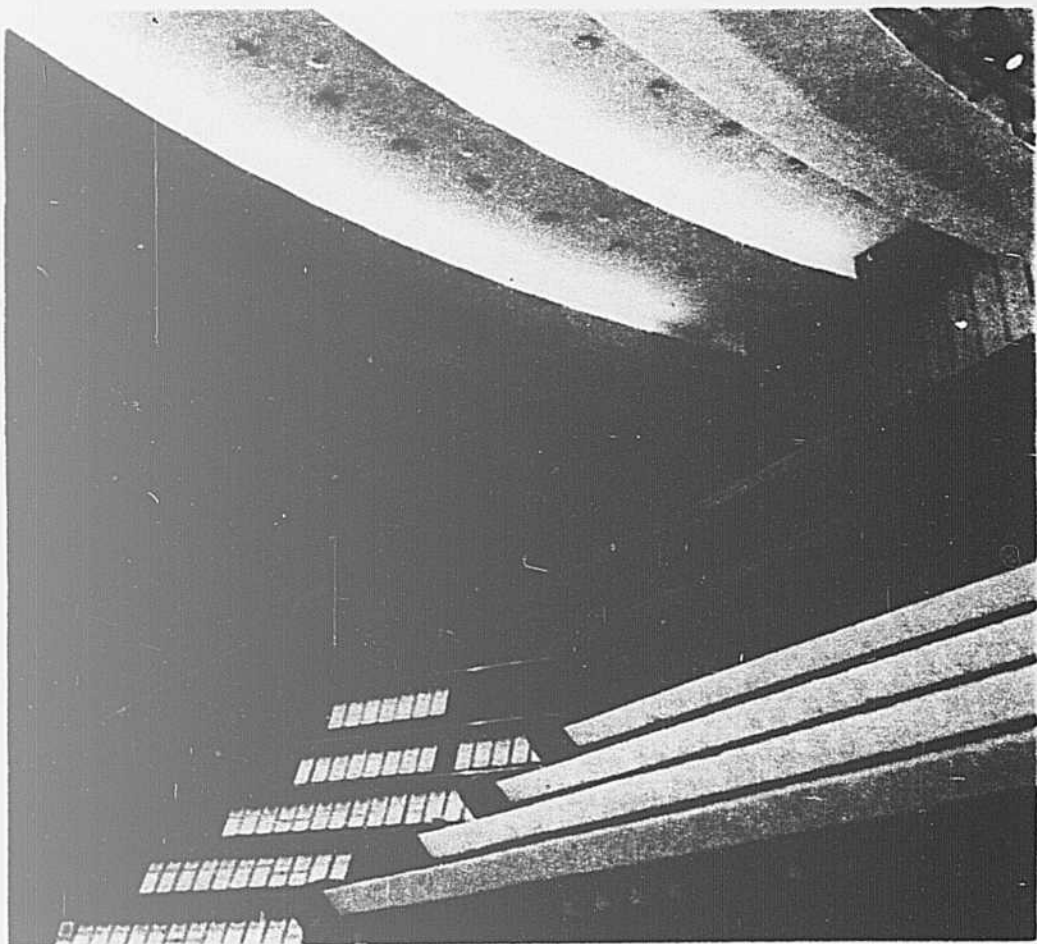
La console de l'orgue romantique de l'église Notre-Dame, dont le titulaire est M. Maurice Beaulieu.



Pierre Yves Asselin est en train d'accorder l'orgue de l'Oratoire. Il frappe ici... et là. Quand la vibration cesse l'accord est juste.



Des tuyaux, encore des tuyaux!



Deux aspects de l'orgue Ruffati de la salle Claude Champagne. A gauche, les claviers et à droite, une partie des tuyaux comme fond de scène.

Ces tuyaux brillent autant par leur éclat que par les sonorités qu'ils émettent. Ils sont à la dimension de l'Oratoire Saint-Joseph.

J'ai finalement demandé à Pierre Yves Asselin comment on nettoyait pareil mastodonte. "La poussière doit s'engouffrer dans tous ces tuyaux?"

"C'est une bonne chose, m'a-t-il répondu, à mon grand ahurissement. La poussière qui colle aux parois intérieures arrondit le son, le rend plus velouté."

N'empêche que l'on doit se résigner au grand nettoyage, une fois par 15 ou 20 ans. Auquel cas on démonte l'instrument. On se sert alors de l'aspirateur pour enlever la poussière du sommier, qui est la partie principale de l'orgue sur lequel sont fixés les tuyaux et vers lequel convergent tous les tirages des claviers et les boutons de registres. Le sommier est une grande caisse en bois — chêne, acajou ou pin — servant de récipient d'air qui alimente les tuyaux. Ce qui importe, c'est que la poussière ne pénètre pas par en dessous.

— Et puis, combien de fois, en moyenne, faut-il accorder un orgue ?

— Vu que certains jeux tiennent mieux les accords que d'autres, on accorde généralement l'instrument une fois par mois. Mais en période de concerts il est indispensable de répéter l'opération une fois par semaine.

En parlant, de façon très succincte, de cet instrument d'apparat qu'est l'orgue, nous n'avions qu'un but, nous en approcher d'un peu plus près. "Bientôt, nous n'entendrons plus d'orgues dans les églises", me disait quelqu'un. Il est vrai que la nouvelle liturgie tend à le remplacer par le chœur des fidèles. Il me reste pourtant à la mémoire un souvenir inaltérable. Quelques mesures d'un "Choral" de Bach, qui résonnaient sous la voûte gothique de la vaste chapelle du Palais des Papes, à Avignon. Pour moi, c'est l'expression de la Beauté sous sa forme la plus pure, qui nous transporte momentanément hors du temps.



# L'INFORMATIQUE ET LA MÉDECINE (III)

PAR J.-CLAUDE PAQUET

## LA CARDIOLOGIE VA FAIRE DE GRANDS PROGRÈS

**L**ES maladies du cœur sont les plus grandes tueuses d'hommes. Les statistiques révèlent en effet qu'un homme sur quatre meurt d'une maladie du cœur. La recherche est particulièrement active dans ce secteur de la médecine, et les techniques de dépistage et de traitement marquent des progrès considérables de jour en jour.

Les deux premiers articles de cette série nous ont montré comment l'électronique avait fait son entrée, à l'hôpital Notre-Dame, dans les secteurs de la biochimie et de la neurophysiologie: nous verrons aujourd'hui comment l'informatique

s'adapte à la cardiologie.

Mais ce n'est pas d'hier qu'on utilise l'électronique en cardiologie. C'est même, en fait, la spécialité qui a introduit l'électronique dans la médecine, avec la découverte en 1920 par le Dr Einthoven, de l'électrocardiographe.

En somme, ce qu'il a découvert, le Dr Einthoven, c'est que le cœur a une activité électrique, et qu'il pouvait l'enregistrer. Le cœur a en quelque sorte son propre générateur. Il existe au niveau de l'oreillette droite, ce que l'on appelle le noeud sino-auriculaire, qui émet de façon intermittente des stimulations électriques

qui se propagent dans la paroi des oreillettes, produisant ainsi une contraction de ces dernières. En même temps, l'influx nerveux arrive au deuxième centre de l'influx nerveux, que l'on appelle le noeud auriculo-ventriculaire, d'où la stimulation électrique parcourt la paroi interne des ventricules, produisant une contraction de ces derniers.

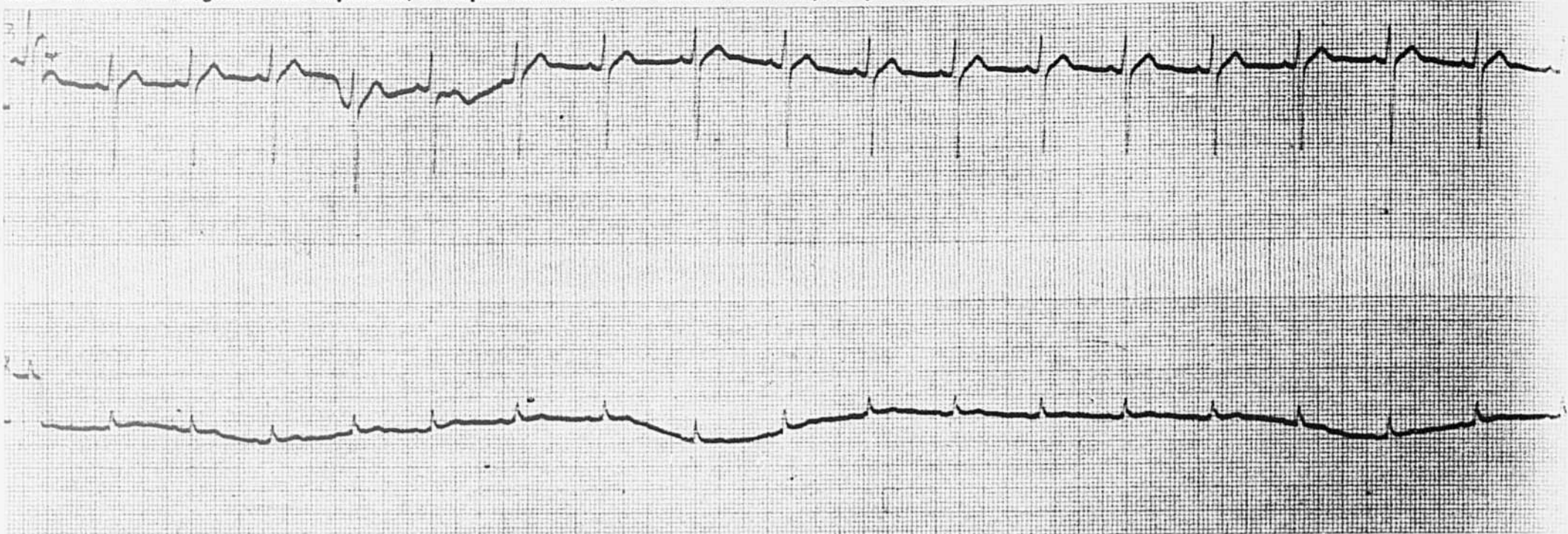
Le système est évidemment beaucoup plus complexe que cette explication très sommaire. Mais qu'il suffise de préciser que l'étude de cette activité électrique du cœur, au moyen de l'électrocardiogramme, fournit au médecin des ren-

seignements considérables sur l'activité du cœur. Il fournit par exemple des renseignements sur la fréquence cardiaque, sur les troubles du rythme, sur l'état du muscle cardiaque lui-même, qui peut être profondément modifié soit par la présence d'une infection, d'un changement métabolique ou autre. Il fournit des renseignements sur l'enveloppe du cœur (le péricarde), et permet en outre d'évaluer la circulation coronarienne et de déterminer si elle est adéquate ou non. L'électrocardiogramme rend même possible de reconnaître avec précision quelle est la région cardiaque dont la circulation est devenue

La salle de contrôle électronique des données obtenues au cours du cathétérisme cardiaque. Eventuellement ces données seront également interprétées par un ordinateur.



Un électrocardiogramme (comme celui-ci), c'est la représentation graphique de l'activité électrique du coeur. C'est ce que doit analyser le cardiologue, pour comprendre l'état du coeur et établir un diagnostic. Mais aujourd'hui, à l'hôpital Notre-Dame, ces données sont analysées par ordinateurs, et contrôlées par le cardiologue.



Le Dr André David, consultant les données obtenues sur écran de télévision, au cours du cathétérisme cardiaque.



déficiente. Chez les malades porteurs d'hypertension artérielle ou encore de maladies valvulaires, il révèle le volume de chacune des cavités cardiaques et précise même s'il y a non seulement hypertrophie, mais aussi surcharge, c'est-à-dire début de défaillance cardiaque.

L'électrocardiogramme n'est évidemment pas la seule méthode de diagnostic, ce n'est en fait qu'une méthode parmi plusieurs, mais qui est maintenant considérée comme essentielle dans l'investigation cardiovasculaire.

A l'origine, l'électrocardiogramme n'enregistrait que trois dérivations de l'activité électrique, mais aujourd'hui ce nombre est porté à douze dérivations, et trois autres dérivations sont enregistrées sur le vectocardiogramme, c'est-à-dire un électrocardiogramme à trois dimensions, soit sur les plans: horizontal, vertical et sagittal.

En quoi l'informatique viendra-t-elle à la rescousse des malades du coeur? Si l'électrocardiogramme enregistre douze dérivations électriques du coeur, ces données sont recueillies sous forme de graphiques, que le cardiologue doit interpréter. Et l'interprétation d'un tracé demande un certain temps.

En 1925, alors que l'on commençait à utiliser l'électrocardiogramme à l'hôpital Notre-Dame, on avait procédé à 65 électrocardiogrammes dans l'année. Aujourd'hui, on en fait plus de 100 par jour, et ce nombre est appelé à s'accroître considérablement avec l'augmentation du nombre de patients traités en externes, et grâce aussi à la possibilité d'enregistrer les électrocardiogrammes à distance, par ligne téléphonique.

Or comme nous l'avons vu dans le cas de la neurophysiologie, un ordinateur peut être programmé de manière à analyser rapidement un tracé. Dans ce domaine, la clinique Mayo, de Rochester, Minnesota, et le United States Public Health Service (Ministère de la santé publique des Etats-Unis) ont fait un travail considérable de recherche pour la programmation d'ordinateurs, en vue de l'interprétation des tracés électrophysiologiques.

Les services de cardiologie et d'informatique médicale de l'hôpital Notre-Dame ont obtenu de ces organismes leurs programmes pour l'interprétation par ordinateur des électro et vectocardiogrammes. Ce qui en soi est une exclusivité, puisque l'hôpital Notre-Dame sera le seul hôpital canadien à utiliser le programme de la clinique Mayo, en collaboration avec cette dernière, et le pre-

Schweppes: tradition d'origine anglaise,  
mais bien florissante à Paris, Rome,  
Madrid, Tokyo, Montréal, Helsinki et  
64 autres métropoles moins britanniques  
les unes que les autres.



(La Schwepperversence gagne la terre entière)

Au pavillon de l'Homme et la Vie, à Terre des Hommes, ce mannequin sert à démontrer comment les électrocardiogrammes sont enregistrés et transmis directement sur ordinateur pour interprétation.



mier hôpital canadien-français à faire partie du centre collectif des données, pour le contrôle des maladies cardiovasculaires du U.S. Public Health.

### Des progrès considérables

Nous souvenant, déclarait récemment le chef du laboratoire de physiologie cardio-vasculaire de l'hôpital Notre-Dame, que l'exploration cardiovasculaire comprend le questionnaire du malade, l'examen physique, l'électrocardiogramme, le vectocardiogramme et les examens radiologiques, il devient évident que tout progrès accompli dans l'une de ces méthodes de diagnostic revêt une importance considérable.

C'est ainsi que, depuis quelques jours tous les vectocardiogrammes passés à l'hôpital Notre-Dame sont branchés directement sur l'ordinateur installé au pavillon de l'Homme et la Vie, à Terre des Hommes, qui en fait une analyse et une interprétation immédiates. Avant cette innovation, il fallait compter environ 30 minutes pour faire un vectocardiogramme, alors qu'avec l'ordinateur on obtient le résultat en une minute. Cette technique nouvelle accroît donc considérablement le potentiel d'examen électrocardiographiques.

Et ce n'est là que la première étape de l'utilisation de l'information en cardiologie, affirme le directeur de l'informatique médicale. Il prévoit en effet que les données hémodynamiques obtenues au cours du cathétérisme cardiaque pourront toutes être analysées et interprétées par l'ordinateur, alors qu'à l'heure actuelle on ne détermine que le débit cardiaque de façon systématique, à l'aide d'un petit ordinateur spécial.

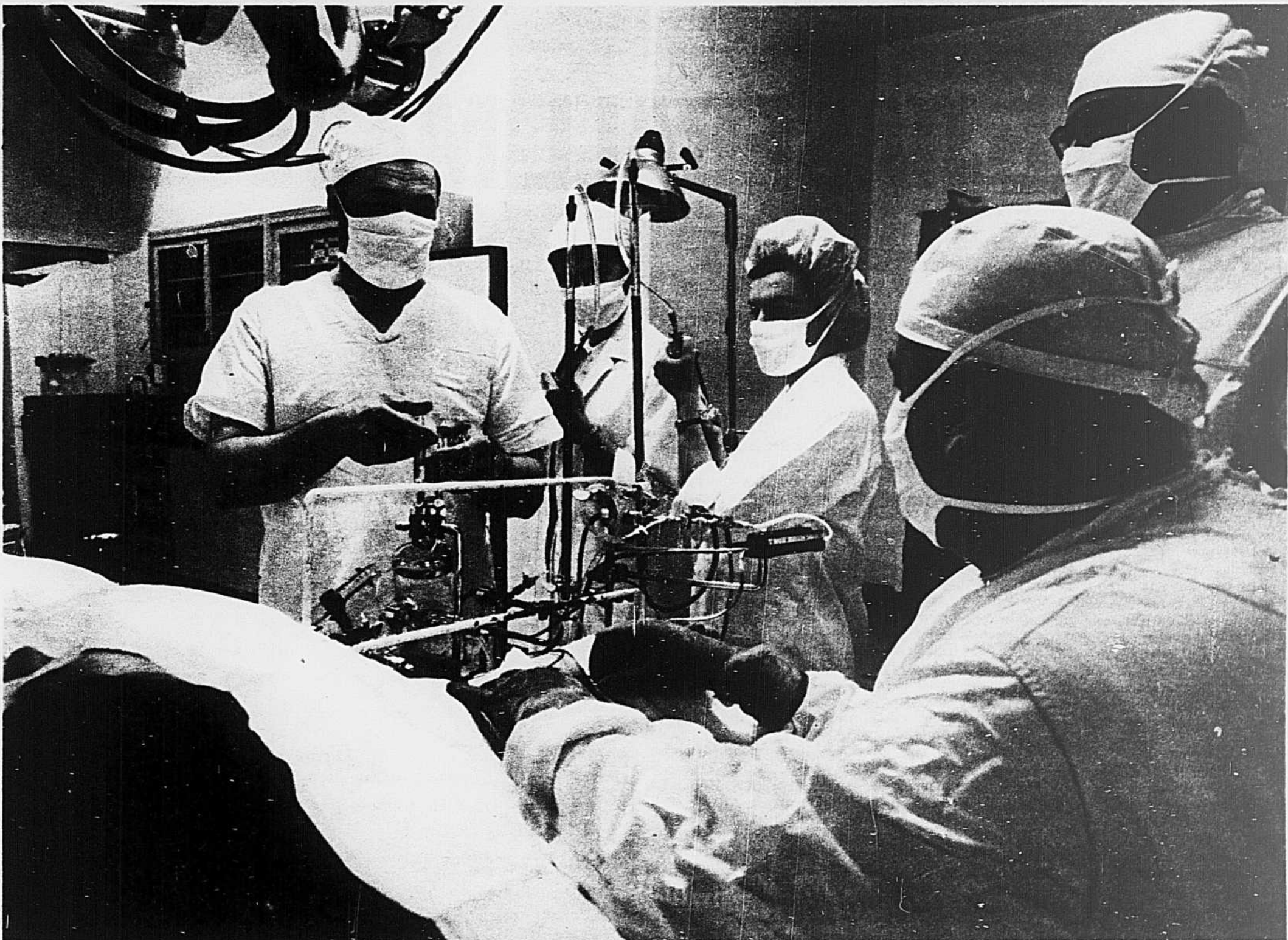
En plus de permettre un nombre accru d'examen, l'ordinateur assurera l'analyse d'un nombre plus considérable de données concernant chaque malade.

Pour donner un exemple on aurait pu, avec les méthodes ordinaires d'examen, faire des électrocardiogrammes plus fréquents ou même constants chez certains malades gravement atteints, mais ces données seraient difficilement utilisables, faute de temps pour les analyser. L'ordinateur permettra ainsi d'accumuler et d'analyser un nombre plus grand de données, ce qui ne pourra qu'améliorer sensiblement la qualité du diagnostic et du traitement.

L'avènement de l'informatique en médecine apporte une amélioration fantastique dans un autre domaine: celui de la recherche. A cause des nombreuses techniques de recherche, et à cause des données sans fin obtenues dans les laboratoires, l'utilisation de l'ordinateur permettra le traitement rapide des données, de façon précise et sans fatigue. Ainsi, le chercheur ne sera plus astreint à des mensurations que l'ordinateur peut faire, et pourra ainsi consacrer plus de temps à la réflexion, qui seule lui permettra de tirer les conclusions qui s'imposent. On prévoit même que l'ordinateur servira, dans un avenir rapproché, la surveillance des malades cardiaques à domicile. Les médecins-praticiens à domicile pourront, grâce à un électrocardiographe portatif, transmettre directement sur l'ordinateur, par le truchement d'une ligne téléphonique, l'électrocardiogramme du malade et en obtenir une interprétation immédiate, contrôlée par le cardiologue.

Voilà donc, exposés assez sommairement, trois domaines où l'informatique fut introduite dans la médecine, à l'hôpital Notre-Dame. Et au centre d'informatique médicale, on dit que ce n'est là qu'un début. Ultérieurement, d'autres services et spécialités viendront également se greffer sur des ordinateurs comme la radiologie, la pharmacie, etc.

Quand toute une équipe, bien entraînée au maniement d'appareils électroniques s'affaire autour du malade, pendant le cathétérisme cardiaque.



Le Dr André David, chef du laboratoire de physiologie cardio-vasculaire de l'hôpital Notre-Dame, montrant à notre reporter le programme d'ordinateur préparé par la clinique Mayo, pour l'analyse des vectocardiogrammes.



Il est, en médecine comme en d'autres domaines, des gens pour craindre l'avènement de l'ordinateur, sous le prétexte qu'il déshumanisera éventuellement la médecine. Au contraire, affirment les tenants de son utilisation, il la rendra plus humaine. En libérant le médecin des tâches mécaniques, ce dernier aura plus de temps pour apprécier le résultat des données et établir des contacts plus assidus avec ses malades.

D'un autre côté, précisent certains médecins, la médecine est aujourd'hui devenue vaste et si spécialisée qu'il n'est plus possible pour un médecin de tout savoir. Un jour viendra où toute la littérature essentielle, y compris les découvertes récentes, faites presque de jour en jour, seront mises en mémoire sur ordinateur, et tous les médecins pourront consulter à bout de doigt, ce qui peut les intéresser dans un cas précis.

En ce qui concerne l'enseignement futur de la médecine, le professeur Jean Hamburger, de France, affirmait dans une récente édition du Figaro Littéraire que: "...A l'heure actuelle, l'enseignement s'es-

soufle à essayer de suivre la prodigieuse progression des connaissances. Les programmes sont bourrés davantage chaque année. On sollicite intensément la mémoire de l'étudiant. On l'entraîne même à répondre automatiquement à l'aide de questionnaires à choix multiples."

Mais les têtes pleines, dit-il, ne sont pas forcément des têtes bien faites. Si le mythe du "tout savoir" disparaît, ajoute le professeur, on aura sans doute de nouveau le loisir de former le futur médecin, de le préparer à l'exercice même d'une science difficile.

Avec l'avènement de l'information en médecine, l'enseignement de cette profession sera considérablement modifié. Demain le médecin utilisera l'ordinateur comme aujourd'hui l'ingénieur utilise ses tables de résistance des matériaux, ou le physicien ses tables de logarithmes. Il se peut que ce médecin nouveau ait la tête moins pleine de données diverses, mais il saura les interpréter, ce qui l'amènera en définitive, à pratiquer une médecine plus humaine, propre à mieux servir les malades.

# LE BASEBALL MAJEUR À MONTREAL

**L**E baseball, c'est le sport du pauvre! me répète avec conviction un enthousiaste. Un billet coûte de \$1.50 à \$3 au maximum. Au hockey, si tu veux l'assoir, ça te coûte au moins \$2.75... Au baseball, tu te détends. T'arrives avec tes amis, ton programme, tu jases, t'as du temps à perdre, tu manges du pop corn, tu bois un coke, tu regardes ça pendant que ta femme va magasiner, ça te fait une bien belle soirée pas énervante... Le baseball, je te le dis, c'est le sport du pauvre, c'est le sport de tout le monde...

Cette fois, l'affaire semble bien être dans le sac: à moins d'un autre revirement de dernière heure, les pauvres — et les riches — de Montréal sont presque assurés de voir bientôt un club de baseball de calibre majeur s'installer dans leur ville. A moins que...

"Semble", "à moins de", "presque", "bientôt", "à moins que"... C'est que les journalistes qui touchent à ce sujet-là ont appris à se méfier. Depuis le temps qu'on leur fait écrire des choses...

Mais cette fois, cela paraît sérieux. Le pas le plus important vers la réalisation de ce vieux rêve, l'obtention d'une franchise, est chose faite depuis le 28 mai dernier. Au moment où nous rédigeons ces lignes, il reste encore quelques problèmes à régler, mais tout semble indiquer que Montréal aura enfin son club dans l'une des deux ligues de baseball les plus fortes au monde.

Le premier match de l'équipe locale, peut-on déjà prévoir, aura lieu vers la fin du printemps prochain. Ce jour-là, lorsque retentira le fameux "Play ball!" qui, traditionnellement, tient lieu de coup d'envoi aux mordus, des dizaines de milliers d'iceux connaîtront la récompense d'une éternité d'attente, d'espoirs déçus, de tentatives avortées, de projets longuement caressés et toujours démolis, d'efforts sans cesse renouvelés, d'actes de foi qui finissaient en actes d'humilité.

Car l'histoire du baseball à Montréal est un peu celle d'une longue espérance, et d'une longue désespérance, et d'une longue absence. Intimement liée à celle du stade qu'on n'avait pas. Une histoire qui, pendant des décennies, s'est écrite avec des "si", chevauchant des montagnes — des chaînes de montagnes — de comités d'étude inopérants, de recommandations mortes avant que de naître et de promesses électorales jamais tenues.

## Les débuts

Au début du siècle, Montréal avait déjà un club dans la ligue Internationale. Les parties se déroulaient alors dans un

stade situé en face du Forum, rue Sainte-Catherine.

De 1918 à 1928, éclipse: Montréal s'était retirée de la ligue. Elle y revint le 5 mai 1928, lorsque le club put inaugurer devant 20.000 spectateurs enthousiastes son nouveau stade de la rue Delorimier. C'est là qu'il devait jouer pendant les 32 années suivantes.

En 1930, une première tentative pour amener le baseball majeur à Montréal devait échouer. John Negra, qui était alors gerant général des Giants de New York, était peu satisfait de certaines conditions qu'on lui faisait dans la métropole américaine. Léo Dandurand discuta alors de la possibilité d'établir le club à Montréal, mais les pourparlers n'allèrent pas très loin, et Montréal demeura dans la ligue Internationale.

Son club connut cependant quelques difficultés financières et, en 1933, trois financiers de la métropole (MM. Hector Racine, Roméo Gauvreau et Charlie Trudeau, père de Pierre Elliott), qui venaient de vendre la Automobile Owners Association, décidèrent d'en faire l'acquisition.

L'opération fut un succès. Le doyen de nos commentateurs sportifs, M. Charles Mayer, affirme que ce sont eux — et les reflecteurs — qui, à l'époque, eurent le mérite de sauver le baseball à Montréal.

"Faute de reflecteurs, explique-t-il, les parties se jouaient toujours l'après-midi, alors que la plupart des amateurs étaient au travail. Les assistances étaient donc forcément très faibles. Mais quand nos financiers eurent la bonne idée d'installer des reflecteurs, on put commencer à jouer le soir, ce qui permit à un très grand nombre d'amateurs d'assister aux matches."

Ayant amélioré sa situation financière, le club put également accroître la qualité de son jeu par l'infusion de talents nouveaux, et c'est ainsi qu'il remporta le championnat de la ligue en 1935.

En 1936, le stade Delorimier ne donnait déjà plus satisfaction. Maurice Duplessis, qui venait d'être élu à Québec, fit préparer les plans d'un nouveau stade, qui devait s'élever dans le quadrilatère Sherbrooke-Via-Hochelaga-Pie-IX. D'une capacité de 35.000 places, ce stade devait notamment accueillir les Jeux de l'Empire que Montréal venait d'obtenir pour 1942. Duplessis fut renversé en 1939, la guerre éclata, il n'y eut pas de Jeux de l'Empire en 1942 et le stade ne fut pas construit.

Le baseball montréalais, toujours installé au stade Delorimier, connut sa période de gloire vers la fin des années '40. Tellement que la métropole fut surnommée "la Mecque du baseball mineur". En 1949,

## POUVONS-NOUS AVOIR À LA FOIS DU PAIN ET DES JEUX ?

PAR ANDRÉ BELIVEAU



Dès l'an prochain, l'Autostade de l'Expo aura une capacité accrue de quelque 12,500 places et pourra accueillir la nouvelle équipe de baseball.

grâce en grande partie au jeu étincelant d'un Jackie Robinson, premier Noir à forcer — peu après — les portes des grandes ligues, il attirera à ses parties locales 626.000 spectateurs, soit plus que cinq des clubs majeurs de l'époque. C'est vers ce temps-là qu'on reprit l'idée de Léo Dandurand et qu'on recommença à songer sérieusement à doter Montréal d'un club dans les majeures, c'est-à-dire dans la ligue Américaine ou dans la ligue Nationale.

## Les espoirs déçus

L'organisation du baseball commercialisé est une chose particulièrement complexe, bien sûr. Notons simplement pour le profane que les deux ligues ci-mentionnées, qui comptaient jusqu'à cette année 10 clubs chacune, sont considérées comme les plus puissantes au monde. Chaque année, le club qui termine en tête du classement de la ligue Américaine affronte le champion de la ligue Nationale dans une épreuve surnommée "les Séries mondiales" et destinée à déterminer le champion du monde pour l'année qui se termine.

Les clubs de ces deux ligues recrutent leurs joueurs au sein d'équipes professionnelles de plus faible calibre qu'ils entretiennent dans diverses villes des Etats-Unis et du Canada. Les Royaux de Montréal, membres de la ligue Internationale, donc de calibre AAA, étaient l'une de ces équipes-réservoirs.

En 1950, Bill Veeck, propriétaire des Browns de St. Louis, vint à un cheveu de transporter sa franchise à Montréal. On en était même venu à un accord de principe sur le montant de la transaction (\$1.750.000), mais, en l'espace de quelques heures, cette somme grimpa mystérieusement à \$2.200.000. On attribue généralement l'échec de l'entreprise à la trop grande cupidité de quelques conseillers municipaux intéressés à l'affaire.

Le projet fut repris en 1956. Cette année-là, un syndicat financier, dont le secrétaire était M. Romain Bédard, de la Chambre de commerce, demanda à la Ville de construire un nouveau stade de \$6 millions, qu'il s'engageait à louer ensuite au coût annuel de \$500.000, ce qui, affirmait-il, couvrirait l'intérêt et les frais d'amortissement. Washington et Cincinnati songeaient à l'époque à transporter leur franchise dans une autre ville, et la condition de base était la présence d'un stade adéquat. Montréal se trouvait devant une occasion unique d'obtenir un stade et un club de calibre majeur sans qu'il lui en coûtât un sou. Le projet fut déposé devant le conseil municipal et retourné au comité exécutif — c'est-à-dire relégué aux oubliettes.

Deux ans plus tôt, las de tourner en rond, le journaliste sportif Charles Mayer s'était fait élire au poste de conseiller municipal. "Si je suis allé à l'hôtel de ville, affirme-t-il aujourd'hui, ce n'était pas pour faire de la politique: c'est parce que je voulais qu'on ait un stade de baseball, les Jeux olympiques et les Jeux de l'Empire..." M. Mayer fit donc des pieds et des mains pour intéresser ses collègues aux objectifs qu'il s'était fixés.

En 1959, le maire Sarto Fournier ayant promis à son tour de faire construire un stade à Montréal, on forma un comité et l'on fit préparer par une firme de New York, la Clarke and Rapuano, les plans d'un stade de 78.112 places qui, s'élevant à l'angle de Sherbrooke et Pie-IX, devait accueillir les Royaux et servir également à la tenue de matches de football, des Jeux de l'Empire, des Jeux olympiques et des Jeux pan-américains.

M. Mayer et son groupe, qui comprenait notamment le conseiller municipal Gerry Snyder et MM. Hy Richman et Colin Gravenor, demandèrent alors — c'était en août 1959 — aux ligues majeures d'accorder une franchise à Montréal.

## Baisse de ferveur

Toutes ces démarches demeurèrent sans résultat.

Dans l'entre-temps, les amateurs montréalais commençaient à manifester une certaine désaffection à l'endroit de leurs Royaux. Après avoir atteint un sommet en 1949, le chiffre des assistances diminua progressivement. En 1958, compte non tenu des parts d'exhibition, il n'atteignait plus guère que 200.000. On attribue cette baisse de ferveur à plusieurs facteurs:

— Les difficultés du stationnement à proximité du stade Delorimier et l'absence d'un système de transport en commun adéquat;

— L'apparition de la télévision, qui, depuis quelques années, permettait aux Montréalais de voir du baseball de qualité sans sortir de leur salon;

— L'éternel espoir de voir bientôt le baseball majeur s'installer à Montréal. "On ira au baseball quand on aura un club majeur..." se disaient des milliers d'amateurs;

— Dès qu'un joueur du Montréal commençait à se signaler particulièrement — et donc à attirer les foules —, il était rappelé par les Dodgers de Brooklyn, dont les Royaux étaient l'une des filiales. Ainsi, en 1958, alors que Montréal se trouvait engagé dans la course au championnat et comptait énormément sur son

brillant frappeur Rocky Nelson, les Dodgers rappelèrent Nelson... et le laissèrent pendant plusieurs matches sur le banc des joueurs. De telles erreurs, maintes fois répétées, contribuèrent pour beaucoup à refroidir l'ardeur des amateurs montréalais.

— En 1958, les Dodgers déménagèrent de Brooklyn à Los Angeles. Jusque-là, en raison de la distance relativement faible séparant Brooklyn de Montréal, les Dodgers avaient considéré les Royaux comme l'un de leurs deux principaux clubs fermes et les avaient dotés de joueurs de fort calibre. Après leur déménagement sur la côte du Pacifique, toutefois, Montréal ne reçut plus que des joueurs de troisième ordre peu susceptibles d'être rappelés à quelques heures d'avis... et peu aptes à soulever l'enthousiasme des foules. Cette tendance devait s'accroître avec la décision des Dodgers de ne plus maintenir de filiale à Montréal à compter de 1960.

## Ils sortirent leurs habits de deuil

Cette année-là — en 1960 — les amateurs de baseball de Montréal sortirent leurs habits de deuil. Avec elle tous leurs beaux rêves s'écroulaient: le stade, le baseball majeur, et même le simple maintien d'une équipe mineure dans la ligue Internationale. Désormais désert et triste, le vaillant stade Delorimier, qui avait jusque-là tenu le coup tant bien que mal, se révéla un beau matin déguisé en édifice à bureaux.

Quelques grandes leçons se dégagèrent cependant: de l'aventure, des leçons évidentes, certes, mais qui prenaient un relief particulier à la lumière des événements: on sut alors que jamais l'on n'avait su auparavant que le baseball organisé est une "business", un commerce qui s'appuie comme toute grande entreprise commerciale sur des notions de rentabilité et de profit; que le baseball, comme toute entreprise commerciale, est soumis à la loi de l'offre et de la demande; que la qualité du produit commande le succès, et que le succès entraîne la qualité du produit.

Jusqu'à tout récemment, les magnats des ligues majeures n'accordaient jamais de franchise à une ville qui ne possédait pas déjà un stade convenant à leurs exigences. Or, un tel stade ne peut se construire qu'au coût de plusieurs millions, et rares sont les administrations municipales qui consentent à investir une telle somme sans être formellement assurées qu'elles ne le font pas en vain.

Cette tradition fut cependant brisée il y a quelques années lorsque Los Angeles

et Houston passèrent au grand circuit: leurs équipes, les Dodgers et les Astros, jouèrent d'abord dans des stades temporaires avant qu'on leur construisse des amphithéâtres parfaitement adaptés à leurs besoins. La ligue Américaine vient d'autre part d'accorder une franchise à Seattle, qui ne prévoit terminer la construction de son stade que dans une couple d'années et dont l'équipe, d'ici-là, jouera dans un stade de fortune.

Fort de ces leçons et de ces précédents, le conseiller municipal Gerry Snyder, ancien compagnon d'armes de Charles Mayer et maintenant vice-président du Comité exécutif de Montréal, a continué à lutter pour ramener le baseball dans la métropole.

## La campagne de Gerry Snyder

Dès 1962, M. Snyder, en compagnie du président du Comité exécutif Lucien Saulnier, s'était rendu à New York afin d'y sonder le terrain auprès du commissaire du baseball Ford Frick. Rien de bien concret n'était sorti de cette rencontre. Les cadres des deux grandes ligues étaient remplis et l'on ne prévoyait pas d'expansion dans un avenir immédiat.

Cette expansion devait plutôt se produire vers 1971, estimait-on généralement. A l'automne de 1967, cependant, les événements se précipitèrent: la ligue Américaine décida de porter le nombre de ses clubs de 10 à 12 en accordant une nouvelle franchise à Kansas City et une autre à Seattle.

C'était là le signal qu'attendait M. Snyder. Celui-ci se disait, fort à propos, que la ligue Nationale ne pourrait se permettre de laisser la ligue Américaine élargir ses cadres sans accroître elle aussi le nombre de ses clubs. Avec la bénédiction du maire Drapeau, il entreprit une série de démarches qui, en l'espace de quelques mois, le conduisirent à Mexico, à Miami, à New York et à Chicago, où il rencontra presque tous les dirigeants de la ligue Nationale.

Aussi, quand le comité d'expansion de la ligue annonça qu'elle "pourrait" élargir ses cadres, Montréal était déjà prête: avec quatre autres villes (Milwaukee, San Diego, Buffalo et Dallas-Fort Worth), elle posa sa candidature pour l'obtention de l'une des deux franchises présumément disponibles.

M. Snyder était en effet parvenu à convaincre une dizaine de financiers montréalais de la rentabilité de son projet. Ceux-ci s'engageaient à verser la somme globale de \$10 millions à la ligue Nationale, soit \$4 millions pour la franchise et \$6 millions pour l'achat de 30 joueurs, à raison de \$200.000 chacun.

De son côté, le maire Drapeau promettait de faire porter la capacité de l'Autostade de l'Expo, actuellement de 26,500 places, à quelque 40,000 places, et ce avant le début de la saison 1969. "In addition, lit-on dans un mémoire daté du 14 mars 1968, adressé à M. Warren C. Giles, président de la ligue Nationale, et portant la signature de Jean Drapeau, maire de Montréal, the City of Montreal owns the site for a proposed covered stadium with a capacity for 55,000 and is prepared to build this to National League standards at any time."

A l'époque, doit-on souligner, le conseil municipal de Montréal n'avait encore été formellement saisi d'aucun projet relatif à cette entreprise. Ce qui devait d'ailleurs permettre trois mois plus tard à M. Saulnier de soutenir, selon la Presse canadienne, que la Ville ne s'était pas engagée à bâtir un tel stade. Cette déclaration, sans doute, provoqua un certain remous chez les financiers et les sportifs intéressés, mais ceux-ci retrouvèrent bientôt leur sérénité à la pensée que la promesse d'un homme qui manipule à sa guise ce que le "Montreal Star" appelle un "rubber stamp council" est une promesse qui a bien des chances d'être honorée.

### Une affaire de cents et de piastres

Quels critères devaient présider au choix des deux villes auxquelles la ligue Nationale accorderait une franchise? On peut les résumer ainsi:

- présence d'un fort bassin de population susceptible de faire vivre une équipe;

- présence, actuellement ou dans un avenir rapproché, d'un stade correspondant aux normes de la ligue;

- engagement d'un ou de plusieurs financiers de bonne réputation et de parfaite solvabilité.

Il y avait d'autres conditions, bien sûr — comme la situation géographique de la ville intéressée, les conditions de télédiffusion, l'attitude des pouvoirs publics —, mais celles-ci se ramenaient toujours, en dernier ressort, à une affaire de cents et de piastres — en argent américain.

A ce propos, les termes d'un télégramme que Warren Giles adressait en mars dernier aux représentants des cinq villes candidates sont révélateurs. Le voici, en traduction libre:

"Lors d'une assemblée de notre comité d'expansion tenue le 20 mars dernier, j'ai reçu l'ordre de vous demander par écrit la liste de ceux qui deviendraient les propriétaires de votre club et la part financière de chacun dans le projet, ainsi qu'un bref curriculum vitae, ses intérêts financiers et la responsabilité financière de chaque détenteur de 5 p. cent ou plus des actions du club. Prière de nous renseigner également sur tous les autres intérêts financiers que ces messieurs pourraient avoir dans divers autres sports, comme le football, le hockey, les courses, le soccer ou le baseball, et de nous dire si l'un ou l'autre d'entre eux est mêlé à quelque forme de gambling..."

Parlant de ces bailleurs de fonds recrutés par ses soins, M. Snyder disait, vers la mi-mai: "Yes, they have a lot of money... They aren't baseball fanatics, and some of them may not even be big fans. They are businessmen who feel baseball will be a success in this city and of great benefit to it..."

Le groupe de "mécènes" — ou de "philanthropes" — comprenait MM. Jean-Louis Lévesque, membre du conseil d'administration d'une cinquantaine de sociétés, qui a popularisé le turf et le trot et amblé à Montréal et qui venait à ce mo-



Mission accomplie.

ment-là d'être choisi "la personnalité sportive de l'année"; Charles Bronfman, président de House of Seagram's; John Newman, président de Beaver Corporation et l'un des dirigeants du club de football "les Castors de Montréal"; Sydney Maislin, président de Maislin Transport; Howard Webster, président de Imperial Trust; Robert Irsay, industriel de Chicago; et Sam Steinberg et Marc Bourgie, respectivement présidents de Steinberg-Miracle Mart et des salons Urgel Bourgie, qui devaient tous deux se retirer de l'affaire quelques semaines plus tard.

Les financiers faisaient donc le poids. Il bénéficiaient d'autre part de l'appui de plusieurs politiciens, dont Jean Drapeau, qui a signé à peu près tous les documents expédiés aux dirigeants de la ligue Nationale relativement à la demande de franchise; Lester Pearson, qui a accepté la présidence d'honneur du club et qui a écrit personnellement à Warren Giles afin d'appuyer la requête du groupe montréalais; et Daniel Johnson, qui a également écrit aux dirigeants de la ligue dans le même but.

La plupart des commentateurs et des sportifs, cependant, demeuraient fort sceptiques quant aux chances de Montréal de remporter la course. Ainsi, Shirley Povich, du "Washington Post", prétendait vers la mi-mai que "Montréal et Buffalo n'avaient aucune chance d'obtenir une franchise", que "la garantie de \$10 millions était trop élevée pour les gens de Montréal", que "les faibles arguments de ces derniers n'avaient guère impressionné

le comité d'expansion de la ligue", et, pour coiffer le tout, que "Montréal était sur le point de retirer sa candidature".

Un journaliste du "Devoir" écrivait de son côté le 20 mai: "Je serais aussi surpris de voir Montréal obtenir une franchise dans la ligue Nationale de baseball que de voir ladite cité faire l'acquisition des Packers de Green Bay au football! (...) Non vraiment, à moins d'un miracle..."

### Le miracle se produisit

Le miracle se produisit pourtant: le 28 mai 1968, Montréal devenait la première ville canadienne à obtenir une franchise au sein d'une ligue majeure de baseball.

"C'est certainement la plus grande et la plus heureuse nouvelle dans le domaine sportif depuis le début du siècle au Canada!" écrivait ce jour-là Gérard Champagne, directeur du service du sport de LA PRESSE, pour qui le baseball "est le plus beau sport au monde".

L'enthousiasme des fidèles devait cependant être tempéré au cours des semaines qui suivirent par toute une série de nouvelles contradictoires au sujet des "difficultés d'ajustements" entre la Ville et le groupe de promoteurs. Pendant plusieurs jours, ils ne surent pas trop bien si le fromage n'était pas pour leur tomber du bec.

La déclaration prêtée à Lucien Saulnier au sujet du stade produisit l'effet d'une douche froide. On se rappela que le même administrateur aurait affirmé, quatre ans plus tôt, alors qu'il était question de construire un stade pour le club de football "Alouettes": "Si quelqu'un veut en bâtir un, c'est son affaire, mais nous n'emploierons pas l'argent des contribuables pour cela." On craignit qu'il adoptât la même attitude à l'égard du projet de construction du stade de baseball et qu'il refusât d'y laisser consacrer les deniers publics. Le principal point en litige était en effet la répartition des responsabilités financières: qui paierait ceci? qui paierait cela?

C'est que, au fond, personne ne s'attendait vraiment avant le 28 mai à ce que Montréal obtienne la franchise — et, par conséquent, on n'avait pas jugé bon de prévoir tous les détails d'une entreprise aussi incertaine.

Les négociations a posteriori entre les hommes d'affaires et les administrateurs publics furent donc laborieuses, et on crut à un certain moment qu'elles étaient

sur le point de compromettre le succès de l'opération.

Grosso modo, les bailleurs de fonds dirigés par M. Lévesque s'étaient engagés à verser \$10 millions pour la franchise et l'achat des joueurs et à assumer le coût de l'établissement d'un camp d'entraînement et d'un réseau de filiales ainsi que les frais de location du stade et les salaires des joueurs et du personnel.

En retour, le groupe devait encaisser les profits nets réalisés sur la vente des billets à Montréal, toucher 27.5 p. cent des recettes brutes de chacun des matches disputés à l'étranger, percevoir dès 1969 les \$300,000 versés par la chaîne N.B.C. à chacune des équipes de la ligue Nationale pour la télédiffusion du match de la semaine, toucher également sa part des droits de télédiffusion des Séries mondiales et participer à tous les bénéfices de la ligue Nationale. Et, si cela ne suffisait pas, le groupe avait toujours le loisir de revendre sa franchise à 150 p. cent du prix coûtant. Un autre club, les Yankees, a déjà été vendu \$2 millions, puis \$6 millions, puis \$10 millions...

Pour sa part, la Ville s'engageait à consacrer une couple de millions à l'agrandissement et à l'aménagement de l'Autostade et à édifier d'ici quelques années un nouveau stade de 55,000 places, au coût de \$35 millions, sur le terrain qu'elle possède rue Sherbrooke, à l'est du boulevard Pie-IX.

### Les simplifications abusives

On peut se demander si, après le métro, après l'Expo, et alors qu'il existe des priorités criantes comme la construction d'habitations à loyer modique, la rénovation urbaine et la satisfaction de nombreux autres besoins sociaux, la Ville a encore les moyens d'investir un tel montant dans une entreprise dont le gros des profits ira à quelques hommes d'affaires. On peut se le demander, et on se l'est demandé. "Du gâteau, oui, mais du pain d'abord!" a écrit à ce propos un éditorialiste anglophone.

Mais poser ainsi la question, c'est risquer de tomber dans une simplification un peu abusive. Et de recevoir des réponses tout aussi simplistes. En ce domaine comme en d'autres, on peut faire dire n'importe quoi aux chiffres. On a pu leur faire dire, par exemple, qu'un stade municipal, une fois qu'on a fini de le payer — au bout de 30 ans, disons —, coûte six à sept fois plus que prévu, comme ce sera



Voici la maquette du stade qui, selon les recommandations du comité de 1959, devait être construit à l'angle de la rue Sherbrooke et du boulevard Pie-IX. L'amphithéâtre devait avoir une capacité de 78,000 places.



## DINER AU PAYS DES DOUCES RONDEURS

Le maître, c'est évidemment quelqu'un. Mais l'élève, cela compte aussi. Lorsqu'il faisait ses classes au "Cottage" de Talloires en Haute-Savoie auprès de Georges Bise (le "Père Bise") Louis Perrot était heureux. Pensez donc, un maître du calibre du Père Bise et l'admirable panorama de la montagne savoyarde à perte de vue.

Il y a quelques années de cela. Aujourd'hui, Louis Perrot est toujours aussi heureux. Et comment! Chef, il est devenu, l'établissement se nomme Sun Valley (un hôtel suisse malgré ce nom d'une autre époque) et le paysage est tout autant admirable... la colline laurentienne à Sainte-Adèle offrant des rondeurs nullement farouches. Heureux, il l'était plus que jamais l'autre soir, alors qu'à l'invitation de M. Gérard Siegmann — jeune et valeureux continuateur de l'oeuvre de son père — les Gourmets du Nord ayant revêtu le costume du rituel se présentaient au douzième rendez-vous de l'amitié gastronomique. Tous en grande forme ces messieurs et d'attaque pour rendre comme il se doit hommage à l'oeuvre de chère.

Le maître d'hôtel Helmut Kirschoer ne présenta que trois amuse-bouche: caviar, langouste en bellevue et allumettes au fromage et aux anchois. Et il a raison M. Kirschoer. Trop est toujours trop. Du caviar avec une lampée de vin autrichien — le Blue Danube, de la maison Moser, excellent!; de la langouste à chair rose et un haut verre de blanc — du Macon, s.v.p. signé Barton & Guestier... comment n'être pas aux petits oiseaux avec de telles "miettes"?

L'oeuvre de chère chez les Gourmets du Nord se déroule sous le double signe du 7 et du 5. Chiffres cabalistiques? Non, chiffres du classicisme: sept services de mets et cinq services de vin et vous obtenez le nombre d'or qui est... douze! La soupe des pêcheurs appartient au folklore culinaire et n'a rien à voir avec la gastronomie. Seule faute au menu, elle a donc surpris! Lorsqu'on ouvre un repas sur des quenelles à chair de truite et traitées à la façon du Père Bise (vin blanc à profusion) il n'y a que faire d'une soupe de poisson. Aie! Aie! c'est délicat les papilles.

Incident ultra-mineur vite oublié et l'instant d'ensuite la "bouchée à l'ancienne", le médaillon de veau aux morilles, la salade Carmen, les fromages, un dessert fleurant bon la liqueur puis des friandises reçurent l'hommage stomacal le plus enthousiaste. Précisons que le "coup de la tuque rouge", un alcool du tonnerre bu dans une minuscule gamelle en forme de tuque, joua son rôle dans cette exubérance de bon... estomac. Pas de mal à cela.

Souvent, on me demande une liste de hauts vins pour un grand repas. Nos hôtes MM. Siegmann, Perrot et Kirschoer avaient réussi un merveilleux exploit d'harmonie vineuse. Leur liste c'était le bon ton chic sans prétention irritante: pas facile à réussir, allez! Voici cette liste: répétez-la pour votre compte et vous serez sans reproche.

Le Piesporter Riesling 1964 (J. Horz. Le Pubigny Montrachet 1964 (Paul Bouchard) Le St. Emilion Roi Chevalier (Barton & Guestier). Le Côte de Nuits Villages 1964 (J. Drouhin). Le Piper Brut Heidsieck Cuvée des Ambassadeurs.

Blue Bonnets; chaque partie des ligues junior de baseball de Montréal attire plusieurs milliers de personnes; enfin, chaque jour de la saison touristique — et donc de la saison de baseball — la région métropolitaine accueille 100,000 Américains en vacances.

Un tel déplacement de population, soulignent les fervents, se traduira inévitablement en une augmentation considérable de revenus non seulement pour la Ville elle-même — sous forme de taxe d'amusement — et pour le club, mais également pour d'innombrables commerçants, petits et gros, de tous les secteurs: restaurants, hôtels, magasins de toutes sortes, détaillants d'essence, compagnies de transport, etc. Des dizaines de concessionnaires y trouveront leur profit au stade même, ou à proximité. Le réaménagement de l'Autostade et l'édification du futur stade fourniront un emploi à des centaines de travailleurs de l'industrie de la construction. Un représentant du club, d'autre part, a déjà affirmé que ce sont des étudiants des collèges et des universités qui agiront comme placiers, vendeurs de billets, préposés au stationnement, agents de sécurité, et que ces jeunes gens pourront ainsi gagner de \$800 à \$1,000 en deux ou trois mois de travail pendant les vacances estivales.

Et si l'on tient absolument à poursuivre le rêve, ajoutons que l'établissement d'un club professionnel de premier ordre à Montréal aura d'autres effets bénéfiques qui, à leur tour, entraîneront leur part de joyeusetés. Une sorte de réaction en chaîne agrémentée d'un cercle vicieux. Le truc de la poule qui fait l'oeuf qui fait la poule qui fait l'oeuf. Ainsi, la venue du club de baseball hâtera la construction d'un stade moderne pourvu d'un toit amovible et de tout le tralala qu'on pourrait souhaiter. Le stade moderne facilitera l'obtention de la coupe Grey, qu'on volera à Toronto et à l'Ouest, et, pourquoi pas? des Jeux olympiques de 1976. Et quoi encore? Le super bowl? Bien oui. Et une franchise dans la ligue Nationale ou dans la ligue Américaine de football! Montréal deviendrait de la sorte la première ville canadienne à accéder au football majeur — et damerait encore une fois le pion à Toronto. Et j'en passe.

Tout ça pour \$35 petits millions et quelques sous...

Mais farce à part, est-il bien vrai que le peuple puisse avoir à la fois du pain et des jeux, Monsieur Drapeau?

le cas pour celui de la Nouvelle-Orléans, ou que même en attirant des foules record, un stade peut perdre de l'argent, comme ce fut le cas l'an dernier pour le Busch Memorial de St. Louis.

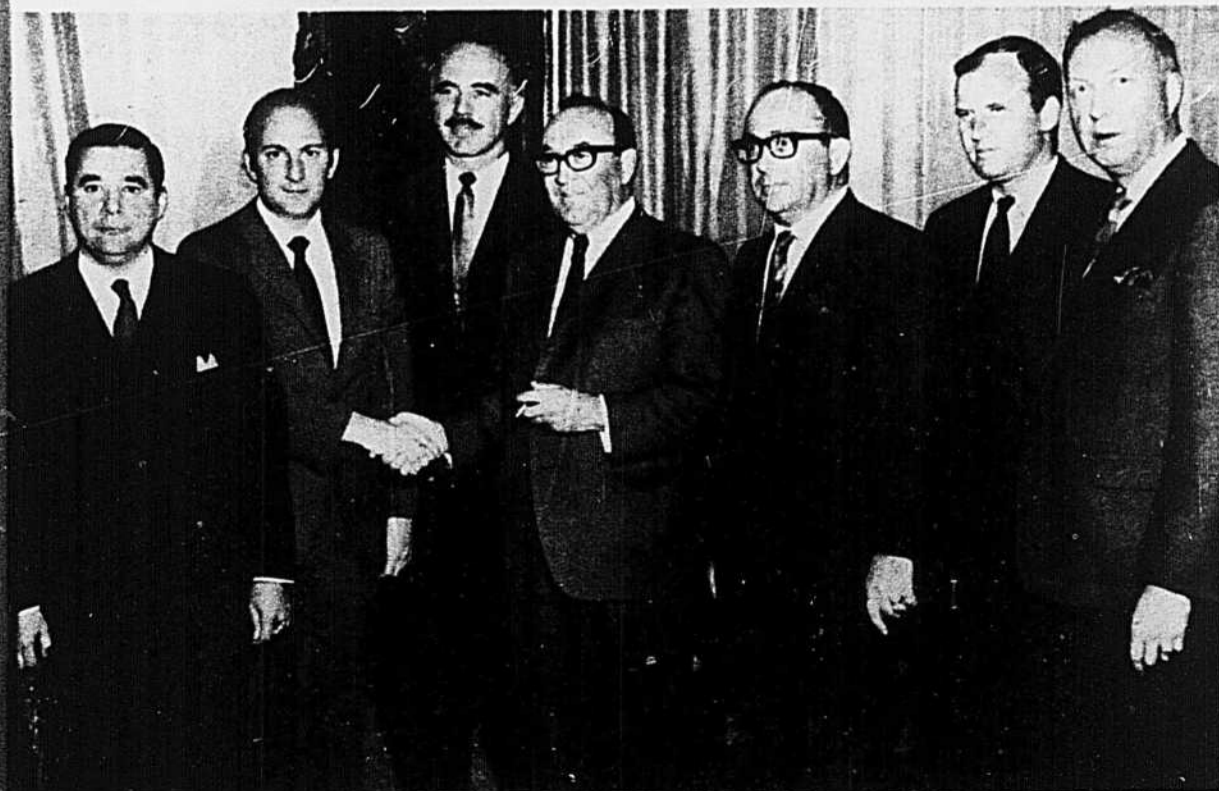
La valeur probante de ces statistiques est hautement contestée par les amateurs de baseball: selon eux, si le stade de la Nouvelle-Orléans coûte \$200 millions au lieu des \$35 millions d'abord prévus, c'est qu'on aura construit non pas un simple stade, mais un immense complexe sportif et commercial comprenant notamment des dizaines de magasins et de boutiques; si le Busch Memorial a perdu \$1.2 millions l'an dernier tout en attirant 3.1 millions de personnes, c'est tout simplement là un jeu d'écritures comptables destiné à satisfaire aux exigences du fisc.

Toutes ces prétentions sont donc bien difficiles à vérifier.

Pour les mordus, en tout cas, la venue d'un club majeur à Montréal ne peut avoir que des effets heureux sur la situation économique des Montréalais. Ils font appel à leur tour, pour nous en convaincre, à d'innombrables statistiques. Ainsi, selon un relevé de la Chambre de commerce de Milwaukee, l'établissement d'un club de baseball majeur dans cette ville aurait signifié un influx additionnel annuel de \$200 millions dans l'économie de la région. Un autre relevé, effectué dans la région de San Francisco après l'arrivée des Giants dans cette ville, aurait abouti sensiblement aux mêmes conclusions: \$212 millions. A Houston, les soirs où les Astros jouent, le club fournirait du travail — et donc des revenus — à près de 4,000 personnes!

### Est-il bien vrai qu'on puisse...?

Le baseball majeur a drainé 24 millions de spectateurs dans les stades américains en 1967. Selon M. Snyder, le club de Montréal devrait pouvoir en attirer, aux parties locales seulement, plus de 1,700,000. Pour boucler son budget, le club n'a besoin que de 800,000 spectateurs, mais on vise plus haut que cela: l'Expo a attiré 50 millions de visiteurs; Montréal est située au centre d'un territoire à forte densité de population, et elle est à faible distance de plusieurs villes américaines ainsi que de deux camps militaires où sont stationnés quelque 30,000 soldats américains; à leur belle époque, les Royaux ont attiré plus de 600,000 spectateurs; plus de 10,000 sportifs assistent chaque soir aux courses de chevaux à



Quelques-uns des propriétaires de la nouvelle équipe montréalaise: MM. Marc Bourgie, Charles Bronfman (vice-président du club), John Newman, Jean-Louis Lévesque, Sydney Maislin et Lorne Webster. A l'extrême droite, M. Gerry Snyder.

# LA PETITE LUCIE EST-ELLE...



## ...ROUGE...VERTE?



Quand vos photos en couleurs reviennent développées de chez le finisseur, avez-vous la mauvaise surprise de retrouver votre petite Lucie rouge ou verte? VOS PHOTOS EN COULEURS MANQUENT-ELLES DE FIDÉLITÉ... DE VIE?

Photo Poste ne vous promet pas d'escomptes extravagants. Mais, si vous êtes un photographe amateur moyen, PHOTO POSTE vous promet un travail de qualité valant son pesant d'or! La prochaine fois que vous photographierez la petite Lucie confiez vos photos à des finisseurs SOUCIEUX DE LA QUALITÉ. PHOTO POSTE compte 150 techniciens expérimentés.

*P.S. Si vous préférez la petite Lucie en blanc et noir, nous nous occuperons d'elle également!*

KODACOLOR	8 poses	\$3.00
	12 poses	\$4.00
	20 poses	\$6.00
BLANC ET NOIR	12 poses	\$0.84
	20 poses	\$1.40
EKTACHROME en diapositives		\$1.15

Vous devez ajouter 10c (minimum) pour les frais de poste et 8% pour la taxe de vente.

*Satisfaction garantie ou argent remis sans discussion.*

## PHOTO POSTE INC.

CASE POSTALE 1153, QUÉBEC 2, P.Q.